

Être Suisse en 1981

Autor(en): **Ehrsam, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **126 (1981)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344390>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Etre Suisse en 1981

**Propos tenus par le brigadier Jean-Pierre Ehram
à l'Assemblée générale de la Société suisse des officiers
du Service des munitions**

C'est tout à la fois simple et compliqué.

Simple, certainement, parce que nous aimons profondément notre Patrie, ses diversités, ses cultures, son histoire.

Compliqué, peut-être, parce que les agressions contre la démocratie, contre la vraie liberté du citoyen, mais aussi contre la joie de vivre, contre le bon sens et la raison, se multiplient à un rythme accéléré.

Pourtant une chose est sûre: c'est avoir de la chance, beaucoup de chance que d'être Suisse en 1981! Et cette chance nous est enviée par des millions de femmes et d'hommes de par le monde. Ont-ils tort? Pourquoi cette envie?

Pour répondre à cette double interrogation, comparons la Suisse à une exposition, et les tableaux de celle-ci à des fenêtres ouvertes sur notre Pays.

Du même coup, empruntons à l'œuvre célèbre de Moussorgsky, les thèmes de ses «Tableaux d'une exposition», et aussi celui de sa Promenade, ce leitmotiv reliant les unes aux autres les toiles exposées.

La Promenade

Dans la partition, un thème repris six fois, dans des tonalités et des rythmes différents; un thème simple, mélodieux, un rien envoûtant.

L'humanité, au travers des millénaires, poursuit sa promenade, la promenade de la vie.

Dans cette acception, la vie s'écoule inexorablement, tantôt heureuse, tantôt sombre et triste, parfois au bord de l'anéantissement, et puis de nouveau pleine d'espoir, d'espérance.

Ces fluctuations itératives de la qualité de la vie, positives et négatives, sont presque toujours le fait de l'homme. Un peuple voisin l'a bien compris, qui a créé un «Ministère du cadre de la vie».

Les textes en italique renvoient à l'argument de l'œuvre de Moussorgsky, les «Tableaux d'une exposition».

L'action de l'homme sur la qualité de la vie, communautaire ou individuelle est donc décisive. C'est l'homme qui opère les choix, bons ou mauvais, qui décide, bien ou mal. Par conséquent, la vie, telle qu'il la vit, il l'a conditionnée, depuis des siècles, ou depuis quelques années seulement; il continue à la façonner, avec plus ou moins de bonheur. Lorsqu'il la considère d'un regard critique, qu'il la juge, c'est son œuvre, celle de ses ancêtres et la sienne, qu'il juge, en bien ou en mal. Il assume ainsi, qu'il le veuille ou non, la responsabilité du résultat, quel qu'il soit.

On peut dire dès lors de la Promenade qu'elle est l'histoire de la vie de notre peuple, et des tableaux qui suivent, qu'ils sont les reflets de son état actuel, dont nous sommes tous responsables.

Gnomus et Catacombes

Deux tableaux réunis en un. Une cathédrale, entre les colonnes de laquelle évolue gauchement, sans but apparemment précis, profitant des zones sombres, un gnome. Sous la cathédrale, des catacombes, royaume des ombres, où se préparent d'étranges choses. Une musique structurée, pesante, inquiétante...

La cathédrale, l'édifice par excellence, très souvent l'expression de la beauté à l'état pur, a été voulue et construite par des générations de croyants.

La Suisse actuelle a été voulue et construite, en sept siècles, par des générations et des générations de Confédérés, nos ancêtres. Solide édifice national, elle est, comme la cathédrale, hantée par des gnomes. S'ils ne sont heureusement pas trop nombreux, ces gnomes, ils sont par contre quelquefois dangereusement actifs. Ce sont eux, qui, publiquement, clament leur déplaisir d'être Suisses. Sortant de l'ombre des catacombes qui leur convient, ils partent, parfois assez loin du pays, dénigrer, par la plume et par la parole, les institutions qui les font vivre, et que nous, nous voulons maintenir.

A leurs yeux, c'est bizarre, ce que nous croyions jusqu'ici être les véritables valeurs helvétiques n'en sont plus. Le Suisse, qui, par son travail, sa conscience professionnelle, ses connaissances, son goût du travail bien fait, son sens de l'épargne — en fait ces seules véritables

ressources du pays — le Suisse, qui a ainsi atteint un niveau de vie remarquable, n'a pas le droit d'en être fier; il doit, au contraire, se sentir mortifié.

Entre parenthèses nous paraissions hélas l'être souvent, mortifiés, ce qui a fait dire justement à Monsieur le Conseiller fédéral G. A. Chevalaz: «nous n'avons pas le visage de l'homme heureux».

Mais revenons à ces détracteurs mal inspirés. Par quels motifs profonds peuvent-ils être poussés ces Suisses si malheureux de l'être? Ont-ils perdu la foi en leur Pays, en notre Pays, ce qui serait grave car, comme l'écrit Roger Garaudy dans son «Appel aux vivants»: «Quand la foi baisse pullulent les superstitions et les idolâtries.»

Trouverait-on là peut-être une explication à la vogue des gourous, aux pratiques orientales, à l'adoration presque démentielle vouée aux grands du sport, à cet espèce de faux culte voué à la jeunesse, à ce besoin qu'ont certains de vouloir tout détruire sans savoir que reconstruire? Ou tout cela n'est-il qu'une conséquence? Mais la conséquence de quoi?

Répondons à cette question à la fin de la visite, mais affirmons déjà avec force qu'il nous appartient de résister farouchement à la déstabilisation venue des ténèbres, d'agir, de réagir contre ces formes trop connues, mais si peu ressenties, de l'intoxication, cette arme absolue de la guerre révolutionnaire, selon Pierre Nord.

Ballet des poussins dans leurs coquilles

Tuileries

Encore deux tableaux rassemblés. Parce que tous deux évoquent la jeunesse, sa turbulence, son charme, sa pétulance, ses inconséquences, ses insolences. Dans la partition de Moussorgsky, une musique vive, alerte, acidulée, s'éteignant dans une gerbe de bulles, un peu comme se termine le Sacre du Printemps.

Toutes les civilisations ont eu le respect, sinon le culte des anciens; grâce à leur expérience de la vie, acquise avec les années, ceux-ci pouvaient en effet conduire la tribu, le peuple, la nation; de cela on leur était reconnaissant.

Le 4^e commandement — Tu honoreras ton père et ta mère — en nous la confirmant, nous rappelle cette règle, avec force et simplicité.

Il n'est par contre nulle part question d'un culte dû aux jeunes de la tribu, de la nation, d'un culte qui autorise tout de la part de ceux qui en sont l'objet. Tant qu'il s'agit, dans une rue de Bombay, d'arrêter le tram pour laisser se reposer une vache sacrée installée sur les rails, il y a moindre mal. Mais quand ce culte a pour effet de faire accroire aux adorés, non seulement qu'ils savent tout, par avance, mais qu'ils ont tous les droits, y compris celui de ne rien faire, y compris celui de n'avoir ni éducation, ni respect des autres, ni obligations, et que par conséquent ils peuvent et osent tout, il est permis de se demander : quel est le véritable sens de ce culte ? A quels besoins répond-il ?

En effet, s'il s'agit de «libérer» la jeunesse — au sens «politico-psychosociatrique» que l'on confère à ce terme — en l'encanaillant, en la regroupant en masses vociférantes et méchamment agressives, en la rendant davantage prisonnière du nouveau système qu'elle ne l'est de l'actuel, c'est qu'alors, on a une idée derrière la tête.

En mettant tout à sa disposition, en la gâtant, comme le disaient nos parents, en la comblant de loisirs, d'argent, en lui évitant tout effort, en lui passant tous ses caprices, y compris ceux de se nourrir et de se désaltérer à contresens des nécessités vitales et de se détruire l'ouïe par excès de décibels «musicaux», on ne lui veut en réalité aucun bien, à la jeunesse. Au contraire, on veut plutôt la rendre débile et, à travers elle, à long terme, mettre à mal nos institutions.

Elle est donc la première victime de cette forme de subversion, dont elle ne se rend que rarement compte, ne pouvant pas déjà posséder la sagesse, cette maîtrise de soi qui vient avec l'expérience de la vie et non des seules connaissances théoriques procurées par d'autres.

Pourtant, hormis ceux qui l'entraînent, les meneurs, la grande majorité de la jeunesse est faite, comme depuis toujours, de poussins qui s'agitent dans leurs coquilles — elle ne le ferait pas qu'on s'en inquiéterait — et de gamins se chamaillant au jardin des Tuileries.

Les coquilles, comme les mères et les gouvernantes, constituaient les remparts protégeant les jeunes des agressions extérieures. A notre époque, ces remparts sont devenus insuffisants, puisqu'il faut être libre avant d'être adulte, et, surtout, parce que les agressions extérieures ont pris une importance et des formes inquiétantes.

Alors, que faire, une fois terminé le ballet des poussins, une fois fermées les grilles des Tuileries ?

Que faire, pour que nous, les adultes, puissions derechef aller écouter Karajan autrement que sous la protection de la police?

Baba-Yaga

Une cabane sur pattes de poule. L'habitation d'une sorcière. Le cortège de la sorcière. Un tableau fait de thèmes vifs et sombres, de traits d'intense lumière, d'une période reposante, en quelque sorte une accalmie, et de grandes et larges sonorités.

Ce magma, d'où semblent s'échapper des imprécations, des plaintes, de brefs cris d'espoir et de certitude, cette constance d'un rythme martelé, qui met à contribution l'entier du clavier, évoquent à coup sûr les moyens modernes de communication de masse. Leur intrusion agressive dans la vie de chacun est telle que l'image de ce phénomène ensorcelant doit apparaître dans notre exposition, car il inquiète.

Paul Dukas par la musique, Walt Disney par l'image, nous ont montré comment ils imaginaient l'apprenti sorcier. Ils nous ont ainsi habitués au prompt retour à une situation normale, à nouveau vivable pour le pauvre apprenti un instant submergé par les résultats catastrophiques de son action présomptueuse.

Mais le sorcier, maître de la destinée de son apprenti, ne s'est pas encore manifesté dans ce domaine.

Apprentis sorciers modernes, la télévision et la radio, les journaux dans une moindre mesure, apportent certes à domicile une foule d'informations qui peuvent être et sont souvent de grande qualité. Reportages, concerts, théâtre, lettres, sciences, connaissance des hommes, de la nature. Nous apprécions tous ces prestations lorsque aucune concession n'est faite à la facilité, à la grossièreté, de plus en plus tolérée malheureusement.

Mais, force est de constater que, plus l'information s'adresse à des masses de plus en plus importantes de spectateurs, d'auditeurs ou de lecteurs, plus la qualité baisse, plus l'information est déformée, comme s'il fallait davantage sacrifier à la popularité, histoire de la conserver. Cela peut se comprendre, peut-être, au niveau des journaux, car il faut bien vendre pour vivre, par contre cela devient peu compréhensible et intolérable à celui de la télévision ou de la radio.

Car c'est là ce qu'on appelle communément de la désinformation, cette façon négative, dans un flot de paroles, de supprimer ou d'ajouter un mot, une phrase banale mais perfide, redite cent fois à longueur de bulletins d'informations et de développements, phrase qui prend alors valeur de slogan; c'est l'intonation, toujours la même, qui réapparaît avec régularité et constance — en quelque sorte la technique du coup de marteau sur le clou — c'est une attitude que l'on adopte face à l'événement et qui finalement contraint le plus grand nombre à penser de la même façon, sans s'en rendre compte.

Ainsi, la relation d'un attentat n'évoque jamais plus l'horreur du geste, ce qui compte étant bien davantage d'annoncer qui revendique l'attentat.

Et puis il y a les sujets fétiches, ceux que l'on montre toujours, par exemple les manif et leurs quelques centaines d'individus, et les sujets tabous que l'on ne montre jamais ou presque, un défilé militaire, une manifestation sportive militaire, une exposition d'armes avec les dizaines de milliers de visiteurs qui s'y rendent librement, parce que cela suscite leur intérêt.

Enfin, selon le même principe, il y a la politique, celle qui passe, et celle qui ne doit pas passer. C'est là certainement le phénomène de base, celui par lequel tout commence, par lequel aussi on en arrive à expliquer cela. Ainsi, dans notre Helvétie, où la majorité politique n'est pas de gauche, les médias «électroniques» sont bien trop souvent maniés par des gens de gauche, quoiqu'on puisse en penser. Et ces gens, jouissant d'une sorte d'immunité garantie par on ne sait qui, s'affairent en toute quiétude à noyauter l'opinion. Le droit de réponse, nouveau venu, n'y change pas grand-chose.

Mai 1968 paraissait devoir bouleverser le monde. Il en reste peu de traces, sauf chez certains animateurs de radio ou de télévision, moins sensés qu'agités, prétentieux ou désabusés.

Par contre, le Watergate — le procédé, pas l'affaire elle-même — a marqué le monde occidental d'une façon meurtrière et durable. Le Watergate n'a-t-il pas lâché sur notre planète une meute faite de milliers de Zorro redresseurs de tort, allant et venant partout, fouinant, dénonçant, passant du manque d'objectivité à la démesure, se trompant souvent sans le reconnaître jamais.

Les mêmes, qui clouent encore au pilori le «maccarthysme», se

sont lancés, à leur tour, à corps perdu, dans la chasse aux sorcières. Avec les mêmes résultats, la mise en péril de l'équilibre, déjà bien fragile, d'un monde encore libre.

Le vieux château

Le plus romantique des tableaux, le plus mélodieux, le plus harmonieux aussi, certainement le plus humain. Ravel, dans son orchestration de l'œuvre, n'en fait-il pas exprimer le thème par le saxophone, cet instrument apparaissant rarement dans une œuvre symphonique, mais dont le son, dit-on, se rapproche de celui de la voix humaine.

Celles des activités humaines dont on s'attend, dont on espère le plus qu'elles soient harmonieuses ne sont-elles pas celles qui président aux destinées d'une nation: les activités du Parlement que la nation s'est donné?

Harmonieux ne signifie évidemment pas ici exempt de passion, d'affrontements; harmonieux signifie bien davantage harmonie dans la volonté de bien conduire le pays, harmonie dans le choix des moyens à mettre en œuvre pour atteindre cet objectif, et aussi, activité en harmonie avec les véritables besoins, les véritables aspirations, la volonté globale du peuple suisse de vivre dans une communauté nationale à l'idéal bien défini.

L'activité du Parlement, c'est la concertation faite règle du jeu; parfois couverte par de vifs et sains échanges d'idées et de paroles, la concertation doit cependant se situer toujours au niveau humain le plus élevé dans les relations qui réunissent les citoyens chargés de la lourde et belle responsabilité de conduire les affaires du Pays.

Harmonie. Concertation. A ces deux termes s'en ajoute un troisième, l'objectivité. Car en somme, au-delà de la pensée, des idées, des nécessités politiques aussi, il y a l'objet du débat, toujours le même — comment pourrait-il d'ailleurs en aller autrement? — il y a, n'est-ce pas, le Pays.

Alors, est-on vraiment toujours objectif? N'arrive-t-il pas parfois qu'emporté par les idées, on perde de vue la simple réalité? A force de vouloir tout entreprendre dans un souci compréhensible de remplir bien sa mission, n'oublie-t-on pas quelquefois le vrai sens de celle-ci, ne chasse-t-on peut-être pas trop de lièvres à la fois?

On ne peut être simultanément au four et au moulin, c'est bien connu. Dès lors, peut-on tout à la fois légiférer et gouverner? Un conseil d'administration peut-il, sans danger pour le bon fonctionnement de l'entreprise, se charger de tâches de la direction générale? S'en prendre trop souvent à ses serviteurs ne conduit-il pas à l'effritement de leur bonne volonté, à la lassitude?

Relire «Le Prince», de Machiavel, permettrait-il de trouver des éléments de réponse à ces questions, ou vaudrait-il mieux les chercher dans un traité moderne de management?

Le marché de Limoges

C'est une dispute qu'évoque ce tableau, une dispute entre femmes, au marché, mais une dispute sans grandes conséquences. La musique en est vive, gaie, pépiante.

Chez nous, un marché est fait de deux éléments essentiels: le calme solide des paysans offrant leurs produits et la relative agitation des ménagères pressées de faire leurs achats; somme toute, deux mouvements bien différents mais liés entre eux, l'un n'ayant aucune raison d'exister sans l'autre, car il en va de la survie du marché; n'en va-t-il pas de même de la survie de la Suisse, faite de Germaniques et de Latins?

Des mentalités différentes, des langues différentes, mais une seule nation.

A périodes plus ou moins régulières, ces différences, inéluctables, avec lesquelles nous devons vivre, dont nous devons nous accommoder, suscitent, entre Confédérés, des disputes qui ne sont pas sans évoquer le marché de Limoges. En demeurant positives, car elles peuvent l'être, ces disputes, curieusement, permettent de salutaires rapprochements, et, surtout, de maintenir en éveil l'esprit des antagonistes.

Des remèdes, des solutions peuvent alors être recherchés, souvent avec succès. S'il est facile, pour la minorité linguistique, de faire connaître ses revendications, il est beaucoup moins aisé, pour la majorité, par le fait de l'inertie due à son poids, de réagir rapidement, en profondeur. Plus on s'éloigne de la ligne de démarcation géographique des langues, moins on est sensible à la langue de l'autre, c'est bien

naturel. La Ville fédérale, c'est chose connue, est un creuset dans lequel il est très, très difficile d'obtenir une véritable fusion qui laisse cependant à chaque partie son identité. Mais les Romands, et ils sont fort nombreux, qui s'installent à Zurich ont d'autres réactions par le simple fait qu'ils ont délibérément choisi de s'engager dans des entreprises, privées pour la plupart, où la langue maternelle ne peut que céder le pas à la langue pratiquée.

N'est-ce pas là une preuve qu'il est possible de s'accommoder de la différence?

Pour cela, et comme le chanterait Gilbert Bécaud, souhaitons que l'air gai, ensoleillé, vivifiant des marchés de Provence souffle un tout petit peu, mais souvent, chez nous, avec ou sans accent.

La Grande porte de Kiev

Le dernier tableau, le tableau magistral. A la fois la hardiesse de l'édifice, le dépouillement des volumes et des formes, l'impressionnante solidité de l'œuvre. Un thème simple et harmonieux; un long crescendo contenu qui ajoute la grandeur, à la beauté de la conclusion.

La forme même donnée à ce dernier morceau, cette structure ancrée dans le roc, évoquent bien la rude puissance créatrice de nos ancêtres de 1291, la lenteur irrésistible de la construction de notre Pays, le souffle de vie qui, depuis avant le Pacte, animait les Fürst, les von Melchtal, les Stauffacher.

Etre Suisse en 1981, c'est constater que la construction voulue en 1291 demeure, que l'esprit d'alors demeure, entre autres, dans la politique de sécurité, voulue par le Conseil fédéral, dans l'Armée, voulue par la grande majorité des citoyens.

Qu'importe dès lors l'activité des gnomes et leurs motivations aberrantes. Nul n'est vraiment malade qui souffre d'un furoncle n'est-ce pas! A plus forte raison, une nation tout entière ne saurait être malade, qui prend les précautions nécessaires pour soigner ses petits maux.

Et les formes inquiétantes des agressions extérieures auxquelles doit faire face notre jeunesse ne sont-elles pas, finalement, du même acabit? En tout les cas, la saine résistance qu'elle oppose à ces agressions répétées est digne des plus grands éloges. Une preuve en quelques chiffres?

En 1980, l'agglomération zurichoise comptait 707 000 résidents, ce qui représente vraisemblablement environ 140 000 jeunes âgés de 14 à 20 ans. Quel «centre autonome» serait nécessaire si toute «la jeunesse zurichoise», dont parle sans nuance la radio, descendait dans la rue!

Protégeons plutôt la jeunesse contre l'esprit irresponsable du 0,3% des siens et ne lui faisons plus l'injure de l'assimiler tout entière à ce faible pourcentage; nous lui permettrons ainsi de continuer à s'instruire sans contrainte, à travailler, à exprimer les idées qui lui sont propres et non des slogans préparés ailleurs. Animer, encourager, comprendre, conduire et convaincre ces futurs adultes, les préparer à leur rôle de citoyen en leur laissant leur libre arbitre, c'est aussi poursuivre l'œuvre de nos ancêtres; de cela nous sommes tous capables. Gardons-nous donc des préjugés, des généralisations; pratiquons plutôt ce «gros bon sens helvétique» dont paraissait tant souffrir, l'autre matin, un animateur des ondes de ce pays, déçu du résultat d'une votation où le souverain s'était pourtant exprimé avec une rare clarté.

La Suisse, c'est sûr, a les moyens de cette politique de la jeunesse.

N'est-ce pas là, déjà, un motif d'être enviés!

Mais aussi, quel heureux pays que celui dont le Parlement, malgré une situation internationale préoccupante, peut se pencher avec attention sur la famille, cette cellule de l'Etat, et repenser le régime matrimonial en fonction de l'évolution de la société, peut s'apprêter à légiférer sur la sexualité, ou peut disséquer au grand jour ce que tous les pays du monde ont l'habitude de taire.

Privilèges inestimables d'un petit pays, fort de ses traditions séculaires de démocratie, où la solution des problèmes de l'heure est le fait de tous, et non de quelques-uns.

Alors, soyons fiers d'être Suisses, fiers sans chauvinisme bien entendu, mais fiers quand même, sans fausse honte, sans fausse modestie. Il ne saurait y avoir de mal à cela, au contraire, parce que la fierté, corollaire de l'effort, est positive lorsqu'elle reste pondérée.

L'effort, nous l'accomplissons tous. Comme l'a fort bien exprimé le chef du DMF, nous voulons lutter contre la résignation, la passivité, le défaitisme, nous voulons renforcer la capacité de résistance de nos concitoyens tout en apprenant à utiliser le maximum de ce qui existe.

A cette magnifique tâche, nous sommes tous attelés, car nous avons confiance dans nos moyens, dans nos infrastructures, civile et militaire,

dans notre préparation comme dans la volonté de défense de nos concitoyens. Ce ne sont en tous les cas pas ceux d'entre eux qui, le même jour, se sont rendus librement à Egerkingen, au nombre de 50 000, et à Emmen, au nombre de 100 000, voir défiler deux divisions, qui me contrediront.

Lorsqu'un peuple s'attache ainsi à sauvegarder ses libertés, ses institutions, il décèle une force morale inhabituelle aux yeux de ceux qui vivent ailleurs.

Dans l'insécurité des temps actuels, point n'est besoin de se mettre à la place de l'étranger qui envie notre Pays pour comprendre ce qu'il représente à ses yeux.

Conclusion

Le récit qui vient de vous être fait, avec ses tableaux évoquant la vie en Suisse, ne se veut en aucun cas une fable manichéenne, une parabole ou un message; il reflète une opinion absolument personnelle et n'engage que le narrateur.

Mais, si ce récit pouvait servir à nous sensibiliser davantage encore, à développer toujours plus en nous la volonté d'agir pour maintenir notre Pays et le peuple suisse au niveau qui est le leur, alors, il aura valu la peine de vous être conté.

Car n'est-il pas vrai, comme l'a déclaré Monsieur le Conseiller fédéral G.A. Chevallaz, que l'on ne peut s'appuyer en fin de compte que sur ce qui résiste et que la coalition fraternelle de résistances que nous sommes pourrait bien être la garantie des libertés.

J.-P. E.